

M. Liénard, le père de Gabrielle, était mort presque subitement ; il y avait de cela cinq mois. Sa veuve, malgré les avantages qui lui avait été faits lors de son mariage, et se basant sur un testament en sa faveur, avait eu l'audacieuse prétention de s'emparer de toute la fortune du commerçant décédé. Mais la justice avait été prévenue. L'absence de la fille unique de M. Liénard ayant été constatée, le juge de paix était venu et avait posé les scellés. Plus tard la maison de commerce avait été vendue. Un compte de succession avait été établi et la veuve s'était vue contrainte de verser entre les mains d'un notaire la part d'héritage revenant de droit à Gabrielle Liénard.

Mais on disait que la veuve s'était fait la part du lion, et qu'au moment même de la mort du commerçant, elle s'était emparée de toutes les valeurs mobilières qu'elle avait fait disparaître.

Les choses en étaient là. Depuis que Gabrielle avait quitté Orléans, on n'avait plus entendu parler d'elle. On supposait seulement qu'elle était à Paris.

L'inspecteur de police s'intéressait trop vivement à Gabrielle pour ne pas écouter ce qu'on lui racontait avec la plus grande attention. En effet, tout cela était très sérieux.

Bien qu'il n'apprit rien touchant l'événement d'Asnières, il s'applaudissait d'avoir eu l'heureuse idée de faire le voyage d'Orléans. Evidemment, Gabrielle ignorait la mort de son père et ne pouvait savoir, naturellement, que, par suite de ce décès, elle avait une somme plus ou moins importante à toucher.

—Voilà ce que je pourrai lui dire le jour où je la retrouverai, pensait-il.

Cette fois, c'était un service direct qu'il allait rendre à la jeune femme. Ne demandant, ne cherchant qu'à lui être utile, il était enchanté. Enfin, à côté de tous ses déboires, il éprouvait une satisfaction.

Il ne voulut pas quitter la ville sans avoir vu le notaire chez lequel était déposé l'héritage de Gabrielle. L'officier ministériel le reçut d'autant mieux qu'il lui donna l'assurance qu'avant peu il lui ferait connaître l'adresse à Paris de Gabrielle Liénard.

L'agent de police avait la discrétion de son métier. Malgré les questions que lui fit le notaire, il ne lui dit rien des malheurs de la jeune femme.

Le soir, il reprit la route de Paris.

Le lendemain, il alla porter son rapport à la préfecture de police. Il avait passé une partie de la nuit à le rédiger. Ce rapport était l'aveu, humiliant pour lui, de son insuccès. Mais s'il n'avait pas réussi, il eut au moins cette consolation d'apprendre que les plus habiles parmi ses collègues n'avaient pas été mieux favorisés que lui.

D'après ce qu'il entendit dire, il comprit que la ténébreuse affaire d'Asnières allait être de nouveau abandonnée.

—C'est bien, se dit-il, quand il fut sorti des bureaux de la préfecture ; mais je ne l'abandonne pas, moi ; je la poursuivrai quand même. Seul, j'irai jusqu'au bout. Il faudra bien que je parvienne un jour à pénétrer ce mystère. En attendant, je vais dès aujourd'hui, me mettre à la recherche de Gabrielle ; je me donne trois jours pour la retrouver.

IX

Après avoir laissé la malle contenant ses effets chez un marchand d'habillement, comme nous l'avons raconté, Gabrielle se mit aussitôt en devoir de chercher un logement. Elle passa successivement devant plusieurs hôtels sans oser y entrer. Elle éprouvait une sorte de crainte qui la faisait reculer. Alors elle poursuivait son chemin, marchant lentement, en continuant à regarder à droite et à gauche. C'est ainsi qu'elle parcourut plusieurs rues qui aboutissent à l'avenue de Clichy. Le temps se passait et elle commençait à se sentir fatiguée.

—Il faut pourtant que je me décide, car la nuit ne tardera pas à venir, dit-elle.

A ce moment elle se trouvait dans la Cité des fleurs.

Soudain, ses yeux tombèrent sur un écriteau sur lequel elle lut : Jolie petite chambre meublée à louer.

Elle examina la façade de la maison, qui avait une assez belle apparence, et n'eut pas de peine à reconnaître que ce n'était ni un hôtel, ni une maison meublée.

—Oui, pensa-t-elle, c'est là que j'aimerais demeurer.

Cette fois, elle n'hésita plus. Elle entra dans la maison, et, s'adressant à la concierge :

—Madame, lui dit-elle, je viens pour la chambre meublée qu'il y a à louer dans votre maison.

La femme la regarda dans les yeux, puis ayant probablement jugé qu'elle n'avait pas affaire à une de ces créatures qu'on ne saurait recevoir dans une maison bien tenue, elle demanda :

—Est-ce pour vous que vous voulez louer ?

—Oui, madame.

—Vous êtes seule ?

—Seule.

—Comme vous êtes pâle ? Est-ce que vous êtes malade ?

—Non, je me porte bien maintenant ; mais je sors d'une longue et douloureuse maladie.

—Ca se voit. Vous êtes ouvrière ?

—Oui.

—Où travaillez-vous ?

—Nulle part, en ce moment. Mais je sais travailler ; je ne serai pas longtemps, je l'espère, sans trouver de l'ouvrage. Heureusement je possède une petite somme d'argent qui me permettra d'attendre un peu.

—Eh bien, reprit la concierge, vous me plaisez, vous avez l'air très convenable et je vous crois honnête. La chambre meublée est à moi ; si elle vous convient, je ne demande pas mieux que de vous avoir pour locataire.

—Quel est le prix de la chambre ?

—Pas trop cher ; vingt-cinq francs par mois.

—Voulez-vous me la faire voir ?

—Dame, vous ne pouvez pas louer sans cela.

Elles montèrent au troisième étage, qui était le dernier. La jeune femme entra dans la chambre meublée. C'était une toute petite pièce, mais carrée, propre, fraîchement décorée, meublée convenablement, et surtout très bien éclairée.

Gabrielle se montra aussitôt satisfaite. En effet, elle ne pouvait rien désirer de mieux. Elle ouvrit la fenêtre, qui donnait sur des jardins et des terrains incultes.

—Ah ! dame, fit la concierge, vous n'aurez pas la vue sur la rue.

—Oh ! je n'y tiens nullement, fit Gabrielle.

Et un sourire doux et triste effleura ses lèvres.

—J'aurai sous les yeux des arbres, les champs et les belles fleurs de ces jardins, reprit-elle.

—C'est vrai. Ici les fleurs ne manquent pas ; autrement, nous ne serions pas dans la Cité des fleurs. Ainsi la chambre vous convient ?

—Beaucoup.

—En ce cas, vous pouvez venir quand vous voudrez.

—Je la prends tout de suite, madame. Je vais vous donner le prix du premier mois.

—Et vos effets ?

—J'ai laissé ma malle dans une boutique en haut de l'avenue de Clichy. Je vais tâcher de trouver quelqu'un qui me l'apportera ici.

—S'il en est ainsi, vous n'avez pas besoin de vous déranger ; mon mari ne tardera pas à rentrer. Dès qu'il sera arrivé, il ira avec vous, et c'est lui qui apportera votre malle. Venez, vous attendrez dans la loge.

Une heure après, Gabrielle était installée dans la petite chambre qu'elle venait de louer, Cité des fleurs. Ce soir-là, elle partagea le dîner des concierges ; il ne lui avait pas été possible de refuser l'invitation de sa propriétaire, qui était réellement une très bonne femme.

Dès le lendemain, la jeune femme songea à l'emploi qu'elle devait faire de son temps.

—Si, comme je le crois, se dit-elle, la misérable qui m'a volé mon enfant demeure dans ce quartier, je finirai par la rencontrer un jour ou l'autre. Mais, pour cela, il ne faut pas que je reste enfermée ici entre ces quatre murs. Il est certain qu'il faut que je travaille, que je gagne ma vie, puisque je veux vivre ; seulement je puis bien consacrer quelques jours à chercher, tout en me mettant en quête de trouver de l'ouvrage. Mais, n'importe, même quand je travaillerai, je prendrai, tous les jours trois ou quatre heures pour me livrer à mes recherches. Retrouver mon enfant ! c'est la seule raison que j'aie d'exister. Voilà le but de ma vie. Hélas ! si ce n'était pour cela, si je n'avais pas cet espoir, pourquoi vivrais-je ?... Les heures que je perdrai dans la journée, je les prendrai sur celles de la nuit. J'ai mis en Dieu tout mon espoir ; il me conservera la force, le courage et la santé dont j'ai tant besoin.

Gabrielle venait de se tracer sa ligne de conduite. C'était là tout l'arrangement de sa vie. Elle ne voulait pas autre chose dans l'existence nouvelle qui commençait pour elle.

Il était huit heures du matin. Elle sortit. Toute la journée elle erra, comme une âme en peine, à travers les rues des Batignolles, de Montmartre et des Ternes. Elle rentra le soir, à la nuit. Elle se soutenait à peine. Elle avait les jambes brisées.

—Ce n'est rien, se dit-elle, il faut bien que je m'habitue à la fatigue. Le lendemain et les jours suivants elle recommença sa promenade à travers les rues. Le soir elle ne se sentait plus aussi fatiguée. Ses pieds étaient moins sensibles à la dureté du pavé. Comme elle l'avait prévu, son corps et ses membres s'habituèrent à la fatigue des marches forcées.

Le soir du dixième jour, en rentrant, elle dit à la concierge :

—Je n'ai pas fait une longue promenade aujourd'hui. J'ai lu, sur un petit carré de papier, collé sur un mur, qu'on demandait des ouvrières en lingerie rue des Dames. Je me suis présentée. Immédiatement la patronne de l'atelier a voulu voir ce que je savais faire. J'ai donc travaillé avec d'autres ouvrières depuis une heure jus-